



Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

120-121 | 2010
Les cultures sportives au regard de la globalisation

Chasser en gentleman : évolutions de l'éthique de la chasse sportive

Hunting like a Gentleman: The Evolution of Sport Hunting Ethics

Maxime Michaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/4262>
DOI : 10.4000/jda.4262
ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2010
ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Maxime Michaud, « Chasser en gentleman : évolutions de l'éthique de la chasse sportive », *Journal des anthropologues* [En ligne], 120-121 | 2010, mis en ligne le 01 août 2014, consulté le 10 décembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/jda/4262> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.4262>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Journal des anthropologues

Chasser en gentleman : évolutions de l'éthique de la chasse sportive

Hunting like a Gentleman: The Evolution of Sport Hunting Ethics

Maxime Michaud

- 1 Rares sont les termes qui, à l'instar de « safari », suffisent à évoquer autant d'images dans l'esprit de celui qui l'entend. On pense à une gravure montrant un homme en tenue coloniale, fusil à la main, défiant un éléphant rageur ; à une tasse de thé dans la véranda d'un *lodge* au milieu de la savane ; à un lion majestueux se prélassant dans les herbes hautes sur fond de coucher de soleil rougeoyant. On peut aussi penser à des immenses entassements de défenses d'éléphants, comme autant de symboles de destruction, ou à une myriade de minibus zébrés entourant une panthère prête à subir l'assaut de dizaines de flashes successifs. Dans tous les cas, le terme ne laisse pas indifférent, au point qu'on ne sait plus trop ce qu'il désigne vraiment. Sa première utilisation dans un récit occidental se situe dans l'*African Game Trails* de Théodore Roosevelt, dans lequel l'ancien président américain raconte le voyage de chasse qu'il a effectué avec son fils en Afrique de l'Est en 1909. Il y utilise le terme *safari*, signifiant plus ou moins « voyage » en swahili, pour désigner son expédition, comme il était d'usage à cette époque en Afrique de l'Est¹. Le succès du livre popularisera l'usage du terme comme désignant une expédition de chasse en Afrique.
- 2 Mais la pratique et la valorisation du voyage de chasse en Afrique ne date pas de Théodore Roosevelt. Dès le XIXe siècle, des passionnés ont entamé des expéditions pour pratiquer leur activité favorite sur ce continent à la réputation sans pareil. Ce type de pratique est également appelé, et cela retiendra ici toute notre attention, « chasse sportive ». Dès le XIXe siècle, les chasseurs sont désignés comme des *sportsmen*, l'activité étant considérée comme une forme de sport ; mais nous verrons que la signification de ce terme n'est pas sans une certaine ambivalence, la question de l'effort physique ne rentrant pas toujours en ligne de compte. Le voyage de chasse en Afrique n'est toutefois pas qu'une pratique de l'époque coloniale, comme le pensent souvent ceux qui ne le pratiquent pas. Le « tourisme cynégétique » est aujourd'hui autorisé dans vingt-trois pays de l'Afrique sub-saharienne et génère, avec environ 18 500 clients par an, un revenu

annuel de plus de deux cent millions de dollars (Lidsey, Roulet & Romanach, 2007). Il constitue ainsi une pratique bien vivante et une industrie lucrative.

- 3 Si l'on peut se demander si ce sport tel qu'il est pratiqué aujourd'hui a vraiment quelque chose à voir avec ce qu'était le safari de Théodore Roosevelt, force est de constater que cette pratique a de nos jours une réputation plutôt négative. Elle est considérée par les chasseurs qui ne le pratiquent pas comme une « chasse de riches »², et dans la population comme un loisir de tueurs barbares, qui tuent pour le plaisir, comme ces militaires décrits par Louis-Vincent Thomas : « Il y aurait beaucoup à dire sur l'attitude du chasseur. À côté de ceux qui tuent pour tuer (nous avons vu au Sénégal des militaires poursuivre en jeep des troupeaux de phacochères et les tuer à la mitrailleuse), il y a les vrais chasseurs qui prétendent aimer l'animal, les détruisant seulement par "amour de l'art", sans le faire souffrir » (Thomas, 1975 : 92).
- 4 Pourtant, les chasseurs ont toujours accompagné leur activité d'un discours éthique, ayant pour objectif de se légitimer, vis-à-vis du monde extérieur comme vis-à-vis d'eux-mêmes. C'est à partir de cette éthique et de son évolution que nous souhaitons étudier l'évolution de la pratique du voyage de chasse en Afrique en tant qu'exemple de sport mondialisé, non pas dans le sens où il se serait diffusé au point que sa pratique se serait généralisée dans plusieurs régions du monde (comme le cricket ou le football), mais dans le sens où il est né et n'existe que dans la rencontre entre des cultures et des aires géographiques différentes – à savoir l'Afrique d'une part, et toutes les régions où des personnes ont les moyens de se payer ce type de séjour d'autre part (Europe, États-Unis, mais aussi Russie, Chine, Japon, etc.). En parlant de l'éthique comme d'un mode de légitimation, nous soulignons que c'est moins la réalité des rapports sociaux et des conflits avec les populations locales – évoqués de manière très détaillée par d'autres chercheurs – que la façon dont les chasseurs perçoivent et expriment leur pratique qui nous intéresse ici. Ainsi, après avoir exposé les fondements éthiques de la chasse sportive en Afrique à ses origines et ses évolutions, nous tenterons d'analyser ce qu'il en est dans la pratique actuelle de manière à en comprendre les éventuelles transformations.

À l'origine : une pratique de *gentlemen*

- 5 L'analyse de la naissance de cette activité doit nous permettre de mieux comprendre comment cette notion de « sport » en est venue à être utilisée pour désigner une activité pratiquée sur un continent lointain. Au milieu du XVIIIe siècle, l'industrialisation de la Grande-Bretagne a largement diminué le pouvoir de la *landed gentry*, à savoir les grands propriétaires terriens des campagnes, et a fait tomber en désuétude une partie de leurs loisirs, et notamment la chasse au renard, véritable institution de *gentlemen* (c'est-à-dire les membres de cette *gentry*) qui s'était développée au milieu du XVIIIe siècle, après l'accession au pouvoir politique de la *gentry* suite aux deux révolutions anglaises. Les dégâts provoqués par ce type de chasse sur les cultures devenant, du fait de la crise agricole, insoutenables pour les paysans affamés, de nombreux *gentlemen* se mirent en quête de nouveaux territoires où pratiquer leur activité. Ils se tournèrent d'abord vers la Suisse, puis vers l'Amérique du Nord, l'Inde (développement du *Shikar*) et enfin l'Afrique du Sud³. L'attrait du continent africain sur ces chasseurs est lié aux récits des explorateurs, tels Burton, Stanley ou Livingstone, qui chassaient quotidiennement pour nourrir leurs expéditions comptant souvent plus d'une centaine d'hommes. Rapidement, ces chasses « alimentaires » prirent dans les récits de ces expéditions la forme d'exploits

cynégétiques, l'incroyable sauvagerie du bestiaire étant mise en regard de l'habileté du chasseur. L'Afrique devint ainsi un terrain de chasse idéal et fantasmé. Quelques chasseurs précurseurs contribuèrent aussi à développer cette image, notamment Gordon Cumming ou William-Charles Baldwin. Dans les dernières années du XIXe siècle, la construction de la ligne de chemin de fer Mombasa-Nairobi, en permettant de pénétrer aisément dans les terres, fait du Kenya une destination privilégiée pour les chasseurs. Les premiers administrateurs coloniaux de ce pays, issus pour beaucoup de l'aristocratie britannique, ainsi que les *gentlemen* à la recherche d'un terrain de chasse vont ainsi pratiquer, et populariser par leurs propres récits, une chasse particulière, assistés par les chasseurs autochtones.

- 6 La transposition pure et simple des chasses de la *gentry* n'est en effet pas possible : le gibier est très différent et le terrain rend parfois compliquée l'utilisation des chevaux, d'autant que ceux-ci, tout comme les chiens, supportent souvent mal le trajet et le climat. Les populations autochtones transmettent ainsi des techniques de chasse adaptées au terrain, comme le pistage et l'approche. La chasse telle que pratiquée par les occidentaux en Afrique – et particulièrement telle qu'elle se développe à la fin du XIXe siècle au Kenya – est donc une pratique en quelque sorte hybride, voire « transculturelle ». Ce dernier qualificatif est donné par Steinhard (*op. cit.*) qui s'appuie sur une redéfinition du terme par Mary Louise Pratt (1992). Celle-ci l'utilise non seulement pour parler de la façon dont « des groupes dominés ou marginaux sélectionnent et innove à partir de matériaux que leur ont transmis une culture dominante ou métropolitaine » (*op. cit.* : 6. Nous traduisons), mais également de la façon dont le contact avec les populations colonisées a provoqué en retour des transformations dans la culture métropolitaine. La pratique de la chasse par les Blancs dans le Kenya de la fin du XIXe siècle est donc transculturelle – sans pour autant être neutre sur le plan de la domination – en ce que les techniques de chasse autochtones s'y adaptent à la réglementation – on pourrait parler d'éthique – de la chasse dans la *landed gentry* britannique.
- 7 Qu'en est-il, dès lors, de cette codification de la chasse dans la *gentry* ? L'étude d'Elias sur la chasse au renard est très éclairante à ce propos (1986). Considérée comme un sport, elle consiste à suivre à cheval la meute des chiens poursuivant le renard. Elle se distingue d'autres modes de chasse, notamment la battue (très pratiquée en Europe de l'Ouest) ou l'approche (Europe de l'Est) par l'importance de la réglementation : « Toute l'organisation de la chasse, le comportement des participants, le dressage des chiens étaient régis par un code extrêmement élaboré » (Elias, *op. cit.* : 221). Un des points principaux de ce règlement est qu'aucun autre animal que le renard poursuivi ne doit être chassé. Les chiens étaient dressés à se détourner de tout autre animal, ce qui, souligne Elias, n'était pas sans provoquer l'incompréhension et la moquerie des chasseurs étrangers, notamment français. Par ailleurs, il n'était pas question d'obtenir de quoi manger ; la chasse était ici coupée de tout but utilitaire. Cette dimension anti-utilitariste constitue la principale caractéristique de sa sportivité, l'autre élément étant que la mise à mort n'est pas effectuée par les chasseurs mais par les chiens, ce qui signifie qu'il n'y a pas d'utilisation d'arme. L'intérêt de cette chasse est ainsi censé résider non pas dans la mise à mort et le repas qui s'ensuivra, mais dans le plaisir pris à la compétition (entre la meute et le renard) et son suspense. En d'autres termes, le but de cette chasse n'est pas le résultat mais l'acte de chasse en lui-même. Par ailleurs, il est à noter que dans ce type de sport, le rôle de l'effort physique est relatif et est principalement réalisé par les chiens et le renard. Même si le suivi à cheval implique certaines difficultés et prouesses, mettant en

place une compétition entre les cavaliers qui prennent parfois des risques importants, cet aspect n'est pas central dans la définition de l'activité comme « sport ».

- 8 Cette « éthique de la sportivité » initiale a bien entendu été contrainte de s'adapter au contexte africain, l'absence de la meute remettant en cause la transposition pure et simple de cette codification. Le chasseur en safari se voit notamment contraint de porter une arme et de tuer l'animal. Dès lors, des stratégies de légitimation se mettent en place. Le chasseur s'appuie en premier lieu sur des représentations occidentales de la nature sauvage africaine pour justifier cette mise à mort directe. Le combat, qui aurait paru déloyal entre un chasseur armé et un renard, devient plus équilibré lorsqu'il s'agit de se confronter à des animaux d'une taille gigantesque et d'une dangerosité sans pareil. En outre, le chasseur ne chasse pas n'importe quel animal. Dès 1892, James Rowland Ward publie un classement des plus grands trophées, qui s'imposera comme une référence au fil des années. Les chasseurs, souhaitant entrer dans ce classement, vont privilégier le tir d'animaux suffisamment grands pour y être acceptés. On constate ici une rhétorique de la qualité plutôt que de la quantité, tout à fait conforme à l'éthique de la chasse telle que pratiquée par les *gentlemen*. Enfin, dans certain cas, le volume considérable des tableaux de chasse est justifié par le fait d'effectuer des collectes pour des musées d'histoire naturelle : ainsi Théodore Roosevelt n'hésite-t-il pas à parler de son safari comme d'une expédition scientifique, en ce qu'il était chargé de collecter des spécimens pour le National Museum de Washington (Roosevelt, *op. cit.* : 6).
- 9 Les expéditions sont volumineuses, comportant des centaines d'hommes afin d'acheminer un matériel considérable, nécessaire au maintien de conditions de vie confortables. Si ce type d'expédition implique certes un certain effort physique, force est de constater, au regard de l'importance du confort, que cet aspect n'est pas central dans la pratique. Le caractère « sportif » est cependant mis en avant : comme dans le cas de la chasse au renard, on qualifie souvent ces pratiquants de *sportsmen*. La notion de « sport » est ici totalement liée à l'éthique des pratiques de loisir de l'aristocratie britannique. Il s'agit avant tout de prendre du plaisir dans des actions de chasse mettant en œuvre l'habileté des pisteurs à trouver l'animal et du chasseur à les accompagner et à ajuster son tir face à un adversaire sélectionné, en fonction de son trophée potentiel, comme digne d'être abattu.

L'avènement du safari, ou la commercialisation et l'expansion d'une pratique

- 10 La parution d'*African Game Trails* et du terme safari n'est pas qu'un événement contingent : il marque une évolution considérable de la pratique. En effet, la facilitation des transports et le développement aux États-Unis d'une nouvelle forme d'exploration s'appuyant sur le sponsoring et la médiatisation (qui s'incarne dans la fondation en 1904 de l'Explorer's Club)⁴ provoque un afflux de chasseurs en quête d'aventure. Si les chasseurs d'Afrique ont jusqu'alors été majoritairement britanniques, le récit de Roosevelt contribue à orienter vers le continent africain de nombreux Américains, d'autant que les possibilités de chasse au grand gibier sur le territoire des États-Unis sont considérablement réduites par les destructions liées à la fin de l'expansion vers l'ouest et aux dégâts provoqués par la guerre de Sécession.

- 11 Cet afflux nouveau n'est pas sans modifier la pratique du voyage de chasse. Dès la fin du XIXe siècle, quelques colons s'étaient professionnalisés dans le guidage des voyageurs en quête d'une expédition de chasse. L'augmentation de la demande au début du XXe siècle va faire croître le nombre de ces guides de chasse professionnels, habituellement nommés *white hunters* (Herne, 1999). Certains colons, ayant du mal à vivre de leur exploitation agricole, vont se spécialiser dans le guidage. C'est par exemple le cas de Bror Blixen et de Denys Finch Hatton, personnages centraux du roman *Out of Africa* de Karen Blixen (1937), adapté au cinéma par Sidney Pollack en 1985. Mais il y a également des chasseurs étrangers, principalement américains, qui viennent en Afrique pour y devenir guides professionnels. Charles Cottar est un bon exemple de ces nouveaux guides. Venu pour un safari en 1910, suite à la lecture des aventures de Roosevelt, il ne rentrera au bout d'un an en Oklahoma que pour vendre son fonds de commerce et revenir s'installer avec sa famille au Kenya. Chasseur d'ivoire et guide de chasse de temps en temps, il fonde après la Première Guerre mondiale, en 1919, la Cottar's Safari Service, société organisatrice de safaris. Sa vision est révélatrice des transformations impliquées par l'expansion de la pratique du safari. N'ayant pas été élevé comme un *gentleman*, il s'éloigne de l'éthique aristocratique en vigueur. Il critique d'abord le luxe et la lourdeur des expéditions : en allégeant celles-ci, il peut proposer des safaris meilleurs marchés et répondre un peu mieux à la quête d'aventure de certains clients. Commence ainsi à apparaître à cette époque le lien entre sportivité et effort physique, celui-ci étant une preuve du caractère aventurier de l'expédition. En outre, Charles Cottar conteste la lourdeur des règles que s'imposent les chasseurs de l'ancienne école. Mû par une logique plus commerciale, il est favorable à un allègement de la codification et à une pratique plus libre (Cottar, 1999). Il faut souligner que l'éthique de la chasse américaine était déjà très différente à l'origine. Celle-ci s'est développée dans les grands territoires alors très riches en gibier, notamment en bisons (qui avaient d'ailleurs quasiment disparu au début du XXe siècle). L'abattage était considéré comme salutaire dans le cadre de la mise en culture des terres colonisées, et la chasse était dès lors une pratique peu réglementée et populaire dans le sens où elle n'était pas réservée à une élite.
- 12 Cette remise en cause de la pratique aristocratique n'est bien sûr pas sans provoquer des conflits, puisque ce type de sociétés de chasse n'hésite pas à contourner les règlements. En 1934, une controverse éclate autour du milliardaire américain G. Vanderbilt soupçonné d'avoir laissé traîner un zèbre accroché à un hameçon derrière son véhicule pour appâter les lions. En 1937, c'est un des fils de Charles Cottar, Bud, qui est condamné parce que, sa publicité garantissant l'abattage de l'animal souhaité, il n'hésitait pas pour tenir ses promesses à chasser de nuit, à bord de véhicules ou en utilisant des pièges (armes reliées à un fil). On voit que l'utilisation de certaines méthodes, directement liées à l'augmentation de la concurrence et à la nécessité de satisfaire le client, pose problème.
- 13 Dès lors, se pose la question de l'éthique. On serait tenté de croire qu'il y a d'un côté les grandes expéditions de chasse du XIXe siècle et du début du XXe, dont les pratiquants mettent en avant une éthique très élaborée, et de l'autre les safaris commerciaux qui apparaissent dans les années 1910 et dont les pratiquants et les guides n'auraient, eux, aucune éthique. Mais les pratiquants du safari ne se considèrent pas comme sans éthique, dans le sens où ils légitiment avec leurs propres arguments leur façon de chasser : se révèle ici une opposition entre des visions différentes de l'éthique de la chasse et de son caractère sportif. Pour les tenants de la vision aristocratique, la sportivité réside dans l'anti-utilitarisme et le respect de règles censées établir une opposition « égalitaire »

entre le chasseur et l'animal, garante de l'intérêt de la compétition et du suspense. Chez ces guides, surtout intéressés par les bénéfices et leurs clients prêts à tout pour ramener le trophée souhaité, le sport est tendanciellement entendu comme un loisir que l'anti-utilitarisme suffit à légitimer. Nul besoin de réglementer la pratique elle-même, c'est le fait de ne chasser que pour le trophée, en recherchant la meilleure proie possible, qui différencie cette chasse des chasses barbares de ceux qui chassent pour la viande (figure du braconnier). Par ailleurs, les premiers pratiquants du safari ont largement contribué, par leurs écrits, à construire un imaginaire de l'Afrique comme disposant d'un bestiaire sauvage et immense. Dès lors, ces animaux sont considérés comme tellement nombreux et féroces que le nombre abattu et la méthode importent peu : la construction de l'Afrique comme un vaste terrain de jeu pour chasseurs légitime le fait de pouvoir s'y adonner sans retenue à une chasse déréglementée. Cette construction se lit notamment dans cette remarque que fait le docteur Ferguson à son compagnon Dick Kennedy dans les *Cinq semaines en ballon* de Jules Verne, pastiche de récit d'exploration et concentré des représentations véhiculées par ces types d'écrits : « Pour un chasseur comme vous, l'Afrique est un pays merveilleux ! » (Verne, 1863 : 38).

- 14 À la sportivité liée à l'éthique des gentlemen britanniques s'est donc juxtaposée une vision plus américano-centrée de la chasse sportive, mettant l'accent sur le loisir, avec une éthique moins rigoureuse mais restant centrée sur l'antiutilitarisme. Cette forme d'éthique de la chasse constitue un hybride entre l'éthique du « sport » de l'Angleterre victorienne, impliquant une pratique élitiste, et la concurrence provoquée par l'expansion de la pratique du safari. La chasse sportive telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui est toujours soumise à une logique commerciale, mais est-elle toujours pratiquée avec la même éthique ?

Sportivité du safari commercial contemporain

- 15 Si le prix est relativement prohibitif, le safari contemporain est loin de n'être pratiqué que par une grande aristocratie comme au début du siècle dernier. Nombreux sont les passionnés qui économisent des années durant pour se payer leur séjour de chasse en Afrique. Les chasseurs font souvent référence aux ancêtres mythiques que sont devenus les grands noms du safari. Mais dans cette mythologie, il n'y a pas de distinction entre différents types de chasseurs ; la différence entre les grandes chasses du XIXe siècle et le safari commercial n'existe pas. Les références semblent se fondre dans une forme particulière de « sport » : le tourisme cynégétique.
- 16 Créée en 1971, l'association des guides de chasse professionnels (ACP) regroupe des guides et des chasseurs européens (très majoritairement français). Dès les quatre phrases de présentation qui débute une de ses brochures, elle insiste sur le fait qu'« elle a établi un code d'honneur de la grande chasse » (ACP, 2004 : 4). L'existence même de ce code d'honneur montre que l'esprit aristocratique de la chasse sportive n'a pas complètement disparu. En regardant de plus près, on constate qu'il en est de même pour une partie des règles avancées : « Il est interdit car non-conforme aux règles de la sportivité (et de la sécurité) de poursuivre un animal à partir d'un véhicule. [...] Il est interdit de se servir d'une lumière artificielle pour tirer de nuit sur des animaux. [...] Il est formellement interdit de se servir d'avions ou d'hélicoptères pour le repérage, le rabat, la poursuite ou l'approche du gibier » (ACP, op. cit. : 10).

- 17 Ces principes illustrent le souci d'utiliser des méthodes de chasse « loyales », c'est-à-dire censées laisser sa chance à l'animal : une confrontation de type sportive est une confrontation dans laquelle les parties luttent à armes égales, ce qui doit être garanti par une réglementation précise. Ce texte montre nettement, que le tourisme cynégétique a conservé une partie de l'éthique constitutive de la sportivité des gentlemen à ses origines aristocratiques.
- 18 En revanche, un sens plus tardif du mot sport apparaît fréquemment : celui lié à l'effort physique. Pour une partie des chasseurs professionnels apparue en Afrique après la Première Guerre mondiale, l'effort physique constitue un mode de légitimation de l'acte de chasse et donc une garantie éthique. Dans ce même code d'honneur, il est dit que « le guide de chasse a l'obligation d'amener ses chasseurs à conquérir leurs trophées en les valorisant par l'éthique et par l'effort » (ibid.). De même, lors d'un entretien avec un chasseur, celui-ci insiste sur le fait que cette chasse n'est pas de tout repos : « Tu as vu que ça tombait pas comme des mouches. Est-ce qu'on l'a mérité, bon, est-ce que la mort est la finalité de la chasse, ça c'est un autre problème, mais... Faut reconnaître qu'on en a chié quand même ! »⁵ La rhétorique ne rejoint plus vraiment ici celle de la sportivité de la chasse telle qu'expliquée par Elias à propos de la société britannique des XVIII^e et XIX^e siècles, mais plutôt une vision importée notamment par les chasseurs américains. La chasse sportive révèle donc assez bien cette ambiguïté constitutive du sport contemporain. Le mot sport contient deux réalités différentes : la notion d'affrontement codifié et loyal d'une part, et la notion d'effort physique, d'autre part. Si le lien paraît assez évident de prime abord, force est de constater qu'historiquement, ces deux aspects ne sont pas directement liés. La pratique contemporaine du safari est ainsi à cheval entre ces deux visions de la sportivité. Qu'en est-il du confort des expéditions ?
- 19 Si le luxe de certains séjours en Afrique australe n'a pas grand-chose à voir avec le confort relatif de certains campements de petite chasse en Afrique de l'Ouest, on trouve, même dans ces derniers, des conditions de vie plutôt agréables, avec surtout une alimentation à l'occidentale et une certaine quantité d'alcool. L'idée de continuer à bénéficier d'un certain confort, même au milieu de la brousse, reste une des caractéristiques du safari – que l'on retrouve d'ailleurs fréquemment dans les safaris-photos – et continue à faire vivre une vision ancienne. Cependant, il faut noter que ce confort est également un argument de vente⁶, souvent mis en avant dans les brochures publicitaires. En ce sens il participe pleinement de la logique commerciale de la chasse sportive. Quoi qu'il en soit, on peut constater que la rhétorique de l'effort n'a pas forcément pour corollaire celle des conditions d'existence « à la dure », ce qui est certainement lié au fait que ces séjours sont également des moments de vacances et que le prix légitime un minimum d'exigences. Une expérience montre toutefois la complexité de cette question. Dans l'une des zones où nous avons séjourné, il y avait en réalité deux campements. Le premier était le principal et proposait un standing plus que correct (piscine notamment) et conditions de vies agréables. Le second était situé à l'autre extrémité de la zone, de manière à pouvoir aller chasser dans cette partie lorsque le gibier y était plus abondant, sans pour autant que le temps de transport soit trop long. Dans ce second campement, dit « campement de brousse », le confort était tout autre : les huttes étaient en paille, la literie se réduisait à des lits de camp, et la douche était constituée par un tonneau d'eau monté dans un arbre duquel partait un tuyau ; bref, rien à voir avec le standing du campement principal. Et pourtant, plusieurs chasseurs nous ont confié avoir une affection particulière pour ce second endroit, dans lequel le côté aventureux du séjour était plus palpable. Ainsi, la

volonté de confort est contrebalancée par la volonté d'aventure, montrant une fois de plus le côté hybride du tourisme cynégétique contemporain, conséquence des différentes influences qu'il subit.

- 20 Dans tous les cas, l'anti-utilitarisme reste de mise, comme en témoigne un regard plus précis porté sur la question de la viande (Michaud, 2008b). Les chasseurs se désintéressent du découpage de l'animal et ne cherchent pas spécialement à manger le gibier qu'ils ont tué ; tout est fait pour qu'ils ne soient jamais confrontés directement à la transformation en viande de l'animal : d'animal vivant, il devient trophée par la mise à mort. La chasse sportive ne sert donc pas directement à produire de la viande. Le chasseur ne souhaite conquérir qu'un trophée, qui lui-même ne fait qu'évoquer un acte désintéressé. Cependant, cette position anti-utilitariste est plus difficile à défendre aujourd'hui qu'il y a un siècle.
- 21 Les massacres perpétrés pendant les deux guerres mondiales, les ravages de la chasse (légale ou non), l'explosion démographique et les cultures extensives ont mis en quelques dizaines d'années la faune africaine dans une situation désastreuse. Aussi la critique écologiste a-t-elle pris une importance considérable, au point de remettre en cause la légitimité de la chasse sportive, si bien que certains pays l'ont complètement interdite, comme le Kenya, pourtant berceau du safari, en 1977. Ainsi, l'anti-utilitarisme, qui à l'origine constituait l'éthique et la sportivité de la chasse devient ce qui en fait une pratique non-éthique : dans un contexte de disparition de la faune, il est considéré comme inacceptable de ne chasser que « pour le sport ». Cela va obliger les chasseurs à modifier leur pratique et leur discours.
- 22 Dans une précédente contribution, nous avons montré que les pratiquants du safari avaient tendance à construire leur éthique en utilisant plusieurs stratégies pour décentrer la mort (Michaud, 2008a) : stratégies rhétoriques (évitement du verbe « tuer » dans les récits de chasse, remplacé par « prélever » ou par des tournures indirectes, remplacement du sujet de la mise à mort par l'arme ou la balle, etc.), stratégies pratiques (évitement du sang et de la viande), stratégies symboliques (ritualisation, etc.). Le fait, pour des chasseurs, de rejeter la mort, constitue certes un point commun avec les premiers pratiquants du safari (la sportivité implique de refuser de « tuer pour tuer »), mais on peut considérer que, dans son expression publique, il constitue également un moyen de se détacher de l'image d'assassin véhiculé par les discours écologistes.
- 23 En outre, des discours complètement nouveaux apparaissent, faisant du chasseur un écologiste lui-même. Ceux-ci insistent souvent sur la nécessité d'une régulation de la chasse à partir du moment où les animaux évoluent dans des espaces clos, et sur le fait que maintenir une pression cynégétique permet de conserver une certaine distance entre les animaux et les humains vivant en périphérie. De plus, l'argent dépensé par ces chasseurs permet de financer la gestion des aires protégées. Ainsi se développe la figure que Dalla Bernardina appelle « chasseur-gestionnaire » (1996). L'éthique de la chasse inclut donc désormais la capacité en apparence paradoxale du chasseur à préserver la faune. Ainsi, dans la présentation de l'ACP déjà citée, il est dit que cette association « regroupe les personnalités européennes et plus particulièrement françaises les plus représentatives en matière de chasse, désireuses de donner à cette activité le respect de la faune et de la nature » (ACP, op. cit. : 4. Nous soulignons). Il faut toutefois préciser que si cette argumentation se retrouve largement dans des publications ou des discours d'associations, les discours individuels sont plus nuancés, voire parfois opposés, tous les chasseurs n'éprouvant pas le besoin d'inclure une dimension écologiste dans leur éthique.

Un chasseur m'a même confié : « Moi, si je viens chasser en Afrique, c'est parce que en France, on peut plus rien faire avec les écologistes... Ils nous emmerdent !⁷ » En outre, les chasseurs insistent également sur le fait que par la viande produite et le salaire des employés du campement, ils agissent sur l'économie et participent, en un sens, au développement local. Par là même, ils répondent aux critiques sur le côté colonial et passéiste du safari, en montrant que cette activité peut être un vecteur de développement. Cet argument ne s'appuie pas toujours sur une réalité (voir notamment notre article sur la viande de brousse, publié en 2008), mais il est cependant très récurrent dans la bouche des chasseurs avec lesquels nous avons travaillé. Dans le cadre de notre travail d'enquête au Bénin, nous avons d'ailleurs constaté que ces chasseurs n'hésitent pas à prévoir dans leur budget des pourboires plus que substantiels laissés aux pisteurs, aux porteurs, mais aussi aux habitants des villages voisins qui viennent réaliser quelques danses la veille du départ. Ainsi, tant d'un point de vue écologique qu'économique, les critiques de la seconde moitié du XXe siècle ont forcé les adeptes du safari à modifier l'éthique de leur pratique pour redonner à la chasse sportive une certaine légitimité.

Conclusion

- 24 Même si la lecture des magazines spécialisés peut donner l'impression que le safari constitue une pratique séculaire, le touriste actuel étant le digne héritier des Baldwin et autres Roosevelt, l'observation précise des discours sur l'éthique de la pratique, met en lumière la multiplicité des visions qui se combinent dans le tourisme cynégétique contemporain. Dans cette multiplicité, l'ambivalence de la notion de sport est particulièrement manifeste. La chasse sportive l'est tantôt par son aspect noble, réglementé et désintéressé, tantôt par les difficultés qu'elle contient et les prouesses nécessaires pour les surmonter. Or on constate que le discours de légitimation employé, donc l'éthique mise en avant, varie selon que l'on parle du sport dans un sens ou dans l'autre.
- 25 D'une manière plus générale, le sport contemporain est souvent confronté au même problème : la nécessité de se transcender, d'améliorer constamment ses performances, entre parfois en contradiction avec le fait de respecter des règles précises garantissant l'égalité des chances entre les pratiquants. À l'instar des chasseurs contemporains devenus écologistes tout en revendiquant leur statut de pionniers du safari – dont on connaît pourtant le rôle dans la disparition d'un certain nombre d'espèces du continent africain – le discours éthique qui accompagne la pratique contemporaine du sport ne cesse de s'adapter au contexte social : on insiste tantôt sur l'importance du « sport propre », tantôt sur celle d'aller « plus vite, plus haut, plus fort⁸ ». Dans la chasse sportive, la sportivité est souvent contestée sur les deux plans : ni physique ni éthique, elle ne mériterait pas cette épithète. Pourtant, comme nous l'avons montré, elle met en évidence, plus qu'aucune autre activité peut-être, la complexité de la définition du sport et l'influence considérable du contexte social et historique sur celle-ci.

BIBLIOGRAPHIE

- ACP, 2004. *ACP, suivez le guide*. Reims, Happy Hand Creation.
- BLIXEN K., 1937. *Out of Africa*. Londres, Putnam.
- COTTAR C., 1999. *The Exception was the Rule*. Agoura, Trophy Room Books.
- DALLA BERNARDINA, S., 1996. *L'utopie de la nature. Chasseurs, écologistes, touristes*. Paris, IMAGO-PUF.
- ELIAS N., 1986. « Sur le sport et la violence » in ELIAS N., DUNNING E., *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Paris, Fayard : 205-238 (traduction française 1994).
- HELL B., 1985. *Entre chien et loup. Faits et dits de chasse dans la France de l'Est*. Paris, Bayard.
- HERNE B., 1999. *White Hunters. The Golden Age of African Safaris*. New York, Henry Holt and Co.
- LE BRIS M., 2008. *La beauté du monde*. Paris, Grasset & Fasquelle.
- LINDSEY P.A., ROULET P.A. & ROMAÑACH S.S., 2007. « Economic and Conservation Significance of the Trophy Hunting Industry in Sub-Saharan Africa », *Biological Conservation*, 134 : 455-469.
- MACKENZIE J., 1997. *The Empire of Nature. Hunting, Conservation and British Imperialism*. New York, St. Martin's Press.
- MICHAUD M., 2008a. « Décentrer la mort. Trophées et safari de chasse au Bénin » in CROS M., BONHOMME J. (dir.), *Déjouer la mort en Afrique. Or, orphelins, fantômes, trophées et fétiches*. Paris, L'Harmattan : 103-127.
- MICHAUD M., 2008b. « Qui mange l'antilope ? Production, distribution et consommation de la viande de brousse issue du tourisme cynégétique dans le nord du Bénin ». *Carnets de bord en sciences humaines*, 15 : 53-59.
- PRATT M.-L., 1992. *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*. London, Routledge.
- ROOSEVELT T., 1910. *African Game Trails. An Account of the African Wanderings of an American Hunter-Naturalist*. New York, Charles Scribner's Sons.
- STEINHARD E. I., 2006. *Black Poachers, White Hunters. A Social History of Hunting in Colonial Kenya*. Oxford, James Currey. Nairobi, EAEP. Athens, Ohio University Press.
- THOMAS L.-V., 1975. *Anthropologie de la mort*. Paris, Payot.
- VERNE J., 1863. *Cinq semaines en ballon*. Paris, Hetzel.

FILMOGRAPHIE

- POLLACK S., 1985. *Out of Africa*. [enregistrement vidéo]. Los Angeles, Universal/Mirage, 2001. 1 DVD (154 min.).

NOTES

1. « ..."Safari" being the term employed throughout East Africa to denote both the caravan with which one makes an expedition and the expedition itself » (Roosevelt, 1910 : 17).

2. En témoigne par exemple cette phrase d'un garde-chasse rapportée par Hell : « Par contre, la multiplication des chasseurs du dimanche, ceux qui se croient en terrain de safari, nous pose réellement de nouveaux problèmes » (Hell, 1985 : 32).
 3. Les travaux d'historiens sur la naissance du voyage de chasse, et notamment du *safari*, sont malheureusement très peu nombreux. J'utilise principalement ici Steinhard (2006) ; voir aussi MacKenzie (1997).
 4. Bien que relevant de la littérature, l'évocation de ce phénomène est très réaliste dans le roman de Michel Le Bris sur la vie d'Osa Johnson (2008).
 5. Extrait d'un entretien avec un chasseur dans une zone cynégétique au Bénin en février 2005.
 6. Nous nous appuyons notamment sur une enquête réalisée au Country Show (Salon de la chasse à Paris) en 2006.
 7. Propos extrait de mes notes de terrains, datant d'un séjour de 2006 au Bénin.
 8. *Citius, Altius, Fortius* : devise des Jeux Olympiques depuis 1894.
-

RÉSUMÉS

Des grandes expéditions du XIXe siècle au tourisme cynégétique contemporain, les pratiquants du safari le considèrent comme une activité immuable, toujours pratiquée de façon éthique. Toutefois, en y regardant de plus près, on constate que cette éthique a évolué avec le temps. D'abord calquée sur celle des chasses de l'aristocratie britannique, mettant l'accent sur la sportivité comme combat loyal, équilibré et désintéressé, elle a dû s'accommoder après la Première Guerre mondiale des safaris commerciaux et de l'afflux de chasseurs, insistant plus sur l'aspect aventureux et financier pour légitimer l'activité. La pratique contemporaine, elle, oscille toujours entre ces deux pôles que sont le sport comme joute désintéressée et comme expression de la prouesse physique, mais elle a également dû prendre en compte la décolonisation et les critiques écologistes. Finalement, la chasse sportive est à l'image du sport contemporain, contrainte d'adapter son éthique, c'est-à-dire son discours de légitimation, au contexte socioculturel et spatio-temporel.

From the great expeditions of the nineteenth century to contemporary hunting tourism, the adepts of safari hunting consider it to be an unchangeable activity, always done in an ethical way. However, looking more closely, we notice that these ethics have evolved over time. Modelled first on those of the hunts practiced by the British aristocracy, considering the sport as an honest, well-balanced and disinterested fight, they had to change after the First World War because of the profusion of hunters and the birth of commercial safaris, putting the emphasis more on the adventurous and financial aspects of this activity in order to legitimate it. Contemporary practice still oscillates between these two poles which are the sport considered, on the one hand, as a disinterested joust and, on the other, as an expression of physical prowess, but it has also had to take into account decolonisation and ecological critiques. In the end, sport hunting is like today's sport, forced to adapt its ethics, that is to say its legitimating discourses, to the socio-cultural and spatio-temporal context.

INDEX

Keywords : Africa., ethics, hunting, safari, sport

Mots-clés : Afrique., chasse, éthique, safari, sport

AUTEUR

MAXIME MICHAUD

Faculté d'anthropologie et de sociologie, université Lumière Lyon II

Maxime.Michaud@univ-lyon2.fr